

LE
FANTÔME
DE
PHILIPPE
PÉTAIN

Une enquête
de Philippe Collin



Flammarion

« *Le fantôme de Pétain nous tend un miroir dans lequel nous craignons de nous regarder. Osons la connaissance. Faisons de l'histoire.* »

UNE ENQUÊTE DE PHILIPPE COLLIN

Pourquoi un peuple s'est-il livré à un seul homme en juin 1940 ? Comment cet homme est-il parvenu à s'emparer d'un navire sombrant au milieu de la tempête ? Pourquoi la faiblesse des hommes au pouvoir dans l'entre-deux-guerres lui a-t-elle été si propice ? Quelle France a pactisé avec l'Allemagne nazie ? De quoi Pétain est-il le nom ? Faut-il craindre son fantôme ?

Ces questions hantent la psyché collective française depuis 1945. Dans une enquête inédite, le journaliste Philippe Collin interroge douze historiens, parmi les plus importants sur cette période, pour comprendre le rôle et la vie hors normes de Philippe Pétain.

DOUZE HISTORIENS

**Éric Alary • Stéphane Audoin-Rouzeau • Fabrice Bouthillon
Olivier Dard • Laurent Joly • Nicolas Offenstadt • Pascal Ory
Denis Peschanski • Yves Pourcher • Henry Rousso
Bénédicte Vergez-Chaignon • Annette Wiewiorka**

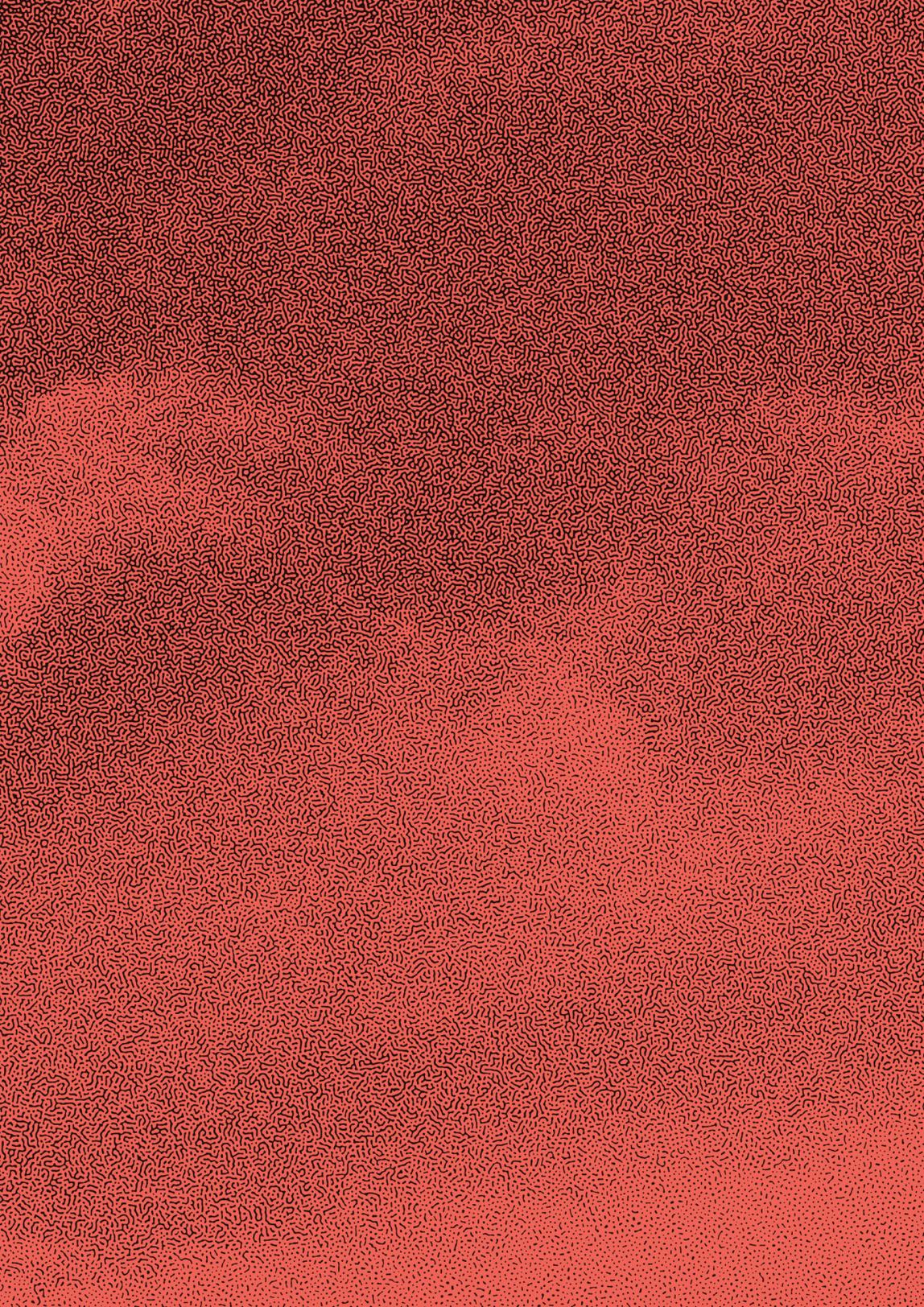
Producteur sur France Inter, Philippe Collin a conservé de ses études une passion pour l'histoire. En 2020, il a réalisé une série de podcasts sur Napoléon suivie par plus d'un million d'auditeurs. Auteur et scénariste de BD, il a publié notamment Le Voyage de Marcel Grob (Futuropolis, 2018) inspiré de l'histoire de son grand-oncle.

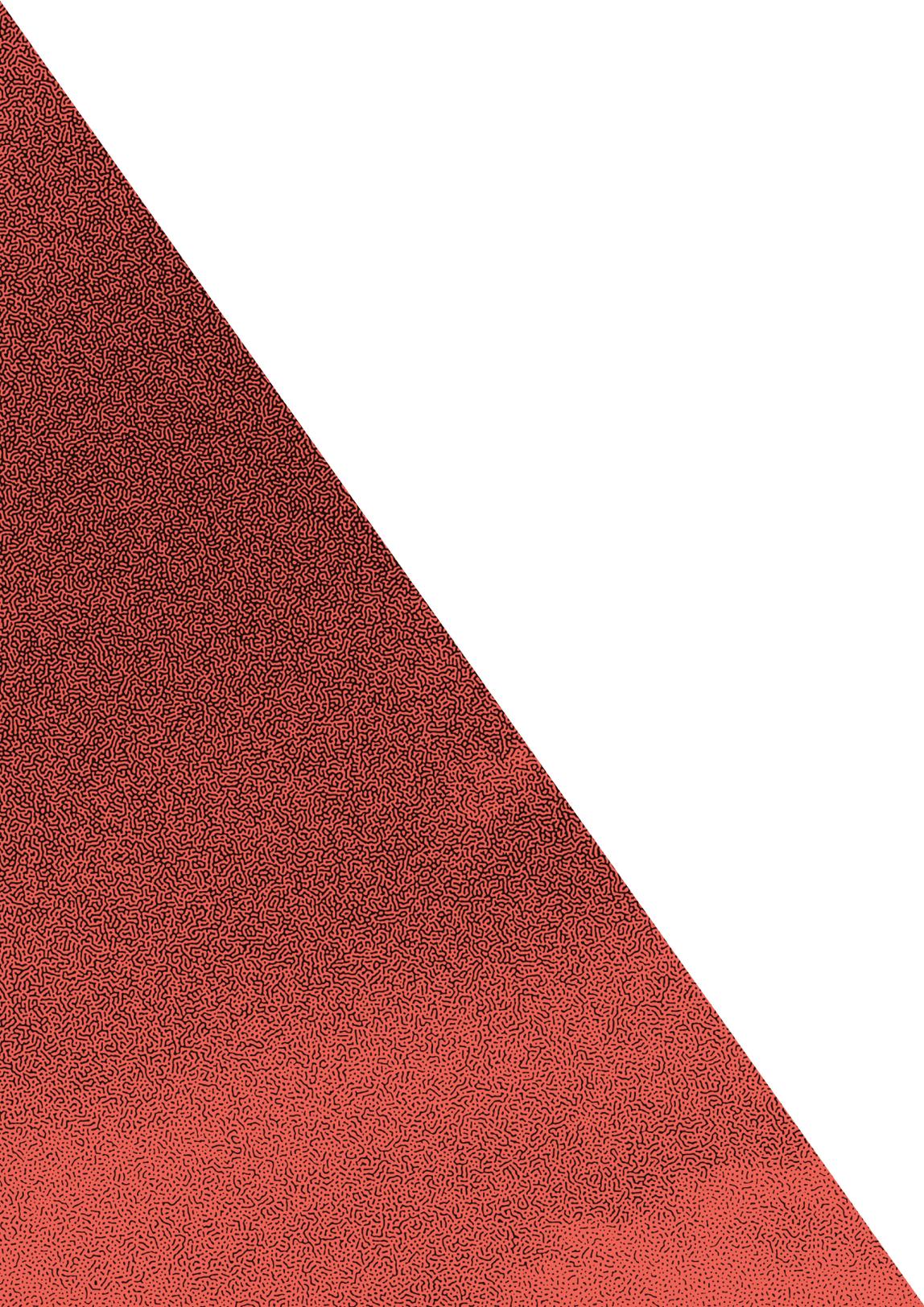


**Découvrez
aussi
le podcast**



Flammarion







Conception graphique : Léa Chevrier
Graphisme : Hélène Mathorel
Iconographie : Élisabeth Sourdillat
ISBN : 978-2-0802-6924-9
N° d'édition : L.01EHBN001281.N001
Dépôt légal : mars 2022
© Flammarion/France Inter, 2022

LE
FANTÔME

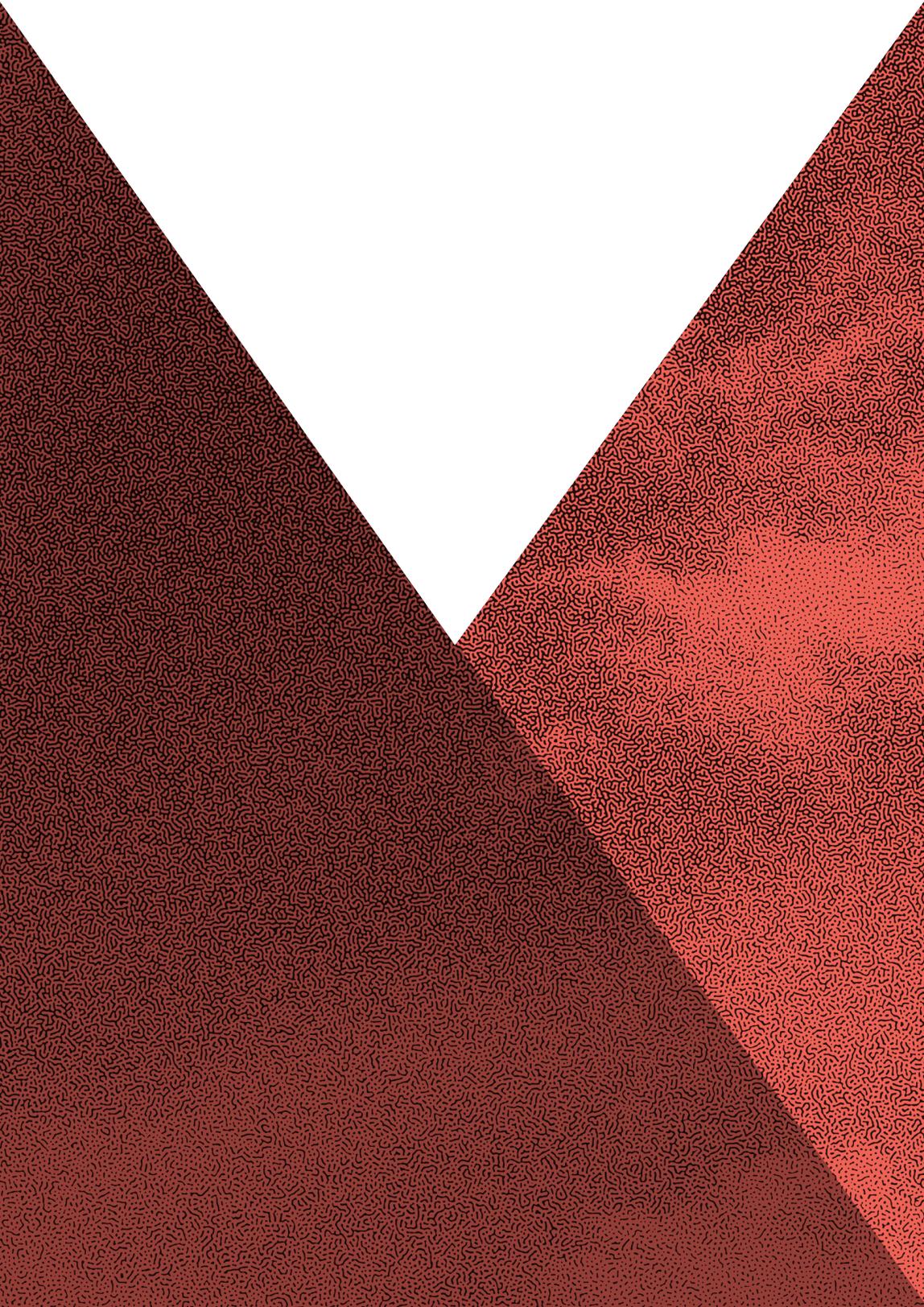
Une enquête
de Philippe Collin

DE
PHILIPPE

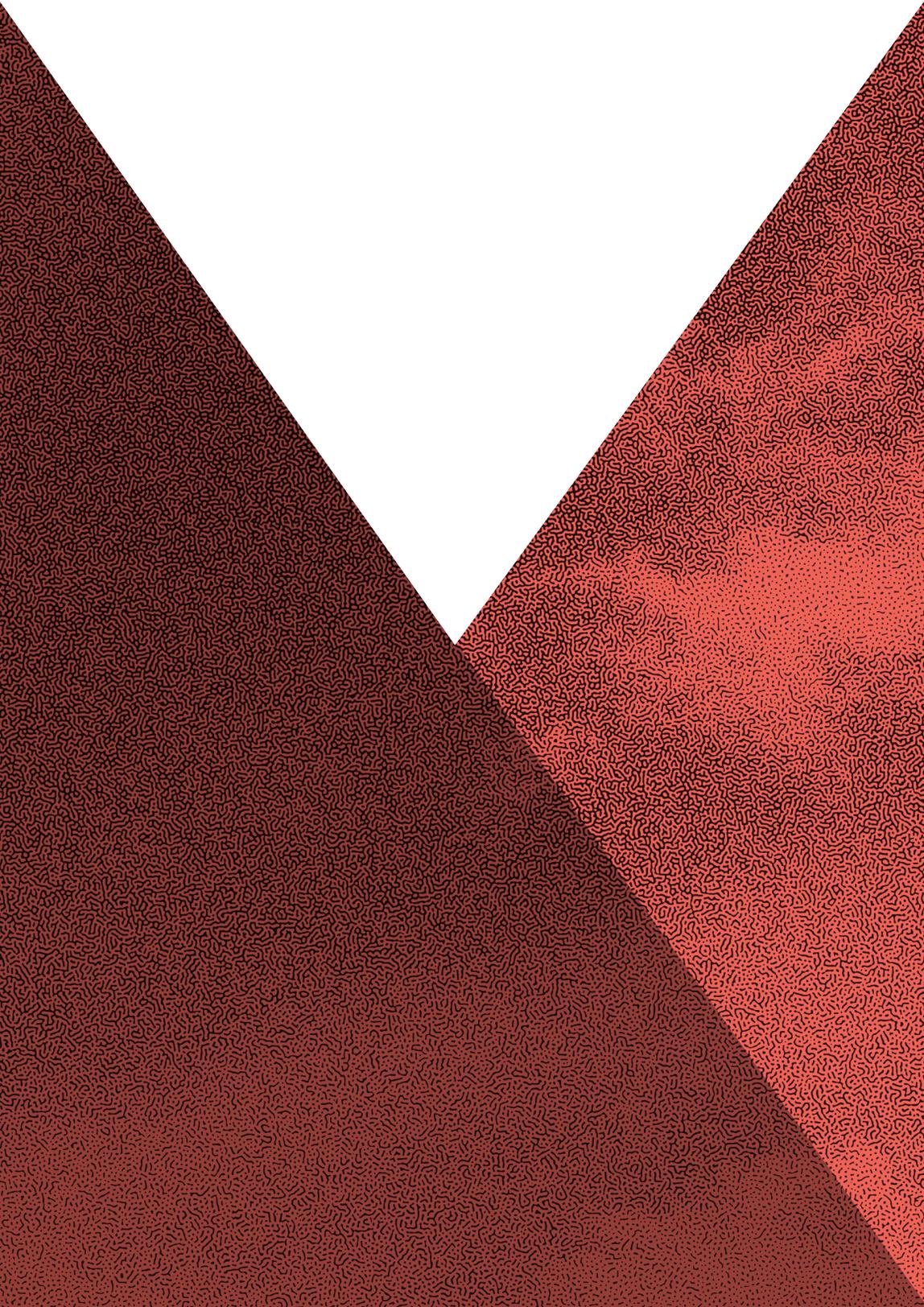
PÉTAIN



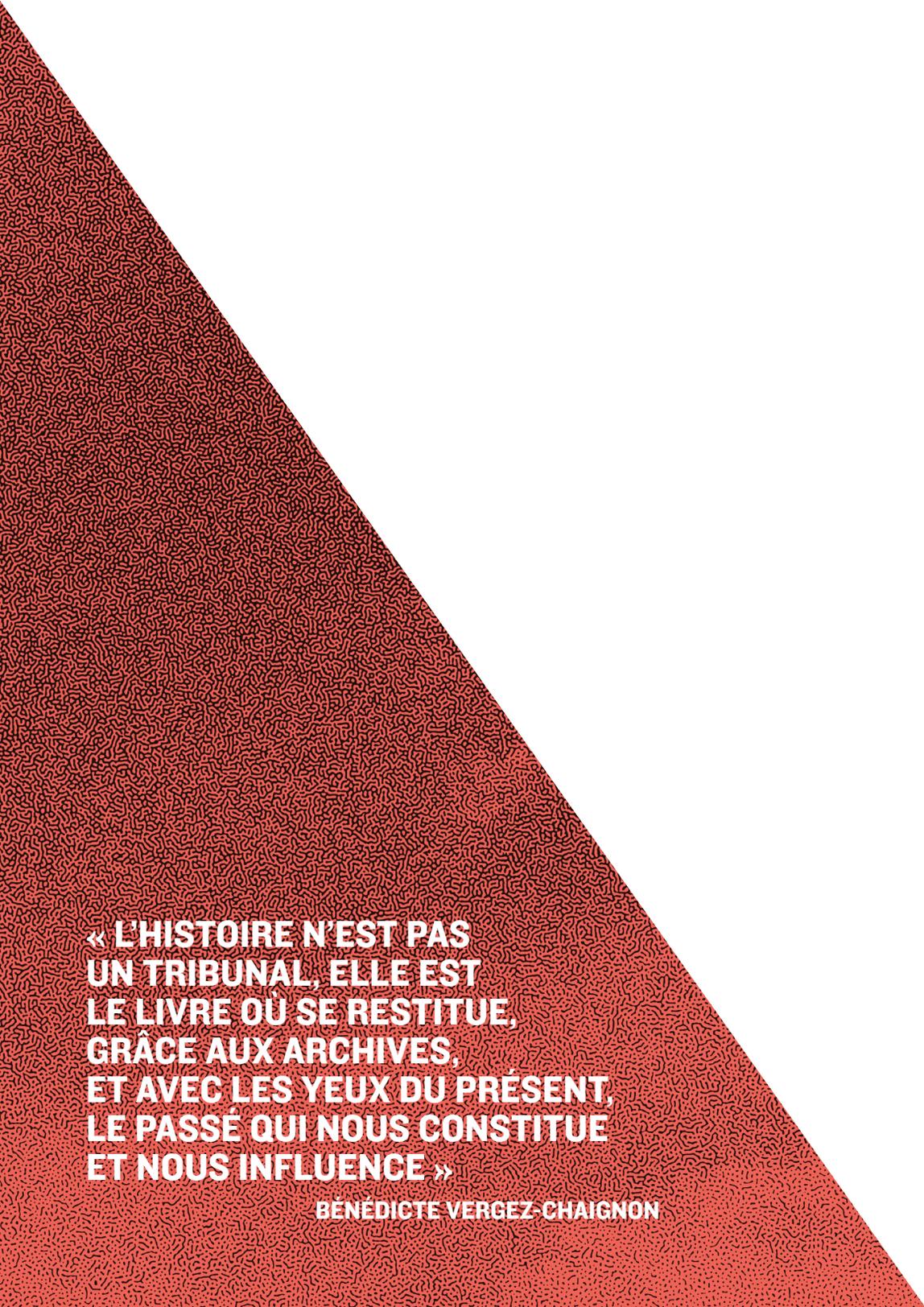
Flammarion



*Aux Compagnons
de la Libération*



PRÉFACE



**« L'HISTOIRE N'EST PAS
UN TRIBUNAL, ELLE EST
LE LIVRE OÙ SE RESTITUE,
GRÂCE AUX ARCHIVES,
ET AVEC LES YEUX DU PRÉSENT,
LE PASSÉ QUI NOUS CONSTITUE
ET NOUS INFLUENCE »**

BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON

POURQUOI PÉTAIN ?

Je partage avec Philippe Pétain un prénom, le baptême catholique, ma nationalité et un bout de la chose militaire. Fils d'un sous-marinier intégré au premier équipage du *Redoutable* en 1968, une unité d'élite, j'ai été élevé dans le respect de l'uniforme auprès d'un père sensible au prestige de la France, à sa grandeur. Honneur et discipline, tendance gaullienne, le képi lauré du Maréchal en ligne de mire. À la maison, Philippe Pétain n'a jamais cessé d'incarner l'ennemi. Enfant, je me suis souvent demandé pourquoi j'aurais dû en avoir si peur alors qu'il nous ressemblait ? Pouvait-on avoir des racines en commun avec le diable ? Et pourtant, chantre de la nation, héros de Verdun, grand-père débonnaire appelé à la rescousse du peuple français face à l'invasion de la Wehrmacht en mai 1940 – les miens n'auraient-ils pas été maréchalistes comme tant d'autres dans la débâcle... ? La France en compte 40 millions sur... 40 millions d'habitants.

Ce fils d'un cultivateur de l'Artois aura connu un destin hors normes : officier studieux mais invisible jusqu'en 1914, Philippe Pétain est devenu une icône vénérée au cours de la Première Guerre mondiale, jusqu'à incarner l'ultime recours au cœur de l'effroyable défaite du printemps 1940, avant de finir dans l'opprobre du sinistre régime de Vichy. Si le glorieux maréchal Pétain était mort en 1938, à l'âge déjà honorable de 82 ans, comme le note l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon : « Il aurait été enterré comblé d'honneurs, ses cendres auraient été transférées à l'ossuaire de Douaumont, parmi les morts de Verdun, selon ses dernières volontés. Sa statue équestre par François Cogné aurait été érigée à proximité du monument et aurait, depuis plus de soixante-dix ans, trouvé sa place dans le paysage mémoriel de la

plus grande bataille de la Première Guerre mondiale. Des rues, des établissements scolaires et des hôpitaux porteraient son nom, sans que personne trouve à y redire. Mais, en véritable personnage faustien, Philippe Pétain a acheté ses années de vie supplémentaires au prix de sa gloire et de sa postérité historique... »

Le vieux Maréchal s'est éteint en 1951, à 95 ans, seul, enterré dans un cimetière marin sur l'île d'Yeu, dos à la mer, au large de la Vendée. Un bannissement pour celui qui fut considéré comme « le plus humain de nos chefs » pendant la Grande Guerre. Et depuis son procès, à l'été 1945, les mêmes questions ressurgissent sans cesse : Pétain voulait-il du pouvoir, lui qui n'a cessé de clamer qu'on était venu le chercher ? Comment tout un peuple a-t-il pu se livrer à lui en juillet 1940 ? Avait-il envisagé d'abolir la République ? A-t-il trahi les devoirs de sa charge et la confiance des Français ? À quoi tenait ce pacte faustien ? Quels ressorts ont animé l'esprit de sa « Révolution nationale » ? Qu'est-ce qu'un « bon » Français aux yeux du régime de Vichy ? Ces interrogations tiraillent encore aujourd'hui notre société. Une peur teintée de honte est née de cette « étrange défaite » selon la formule de Marc Bloch, et depuis nous tentons de comprendre ce qui se cache réellement sous la figure paternelle du maréchal Pétain. La télévision française détient toujours le record de diffusion de documentaires sur la Seconde Guerre mondiale, comme si, groggys depuis quatre-vingts ans, nous essayions de trouver des réponses à l'effondrement national qui nous a conduits sur le chemin de la collaboration avec les nazis.

Ces « années noires » continuent d'obséder toutes les générations ; les natifs d'après-guerre ont grandi avec cet héritage, les adolescents du XXI^e siècle veulent savoir, et celles et ceux qui ont mon âge sentent que leur tour est venu de s'exprimer. Nous sommes la génération pivot, celle née dans les années 1970. Toutefois, prendre la parole aujourd'hui, dans ce contexte si particulier où les derniers témoins disparaissent et alors que certains courants de pensée tentent de réécrire l'histoire de la France sous l'Occupation, n'est pas simple. Nous sommes conscients de notre responsabilité, parfois accablés par la charge.

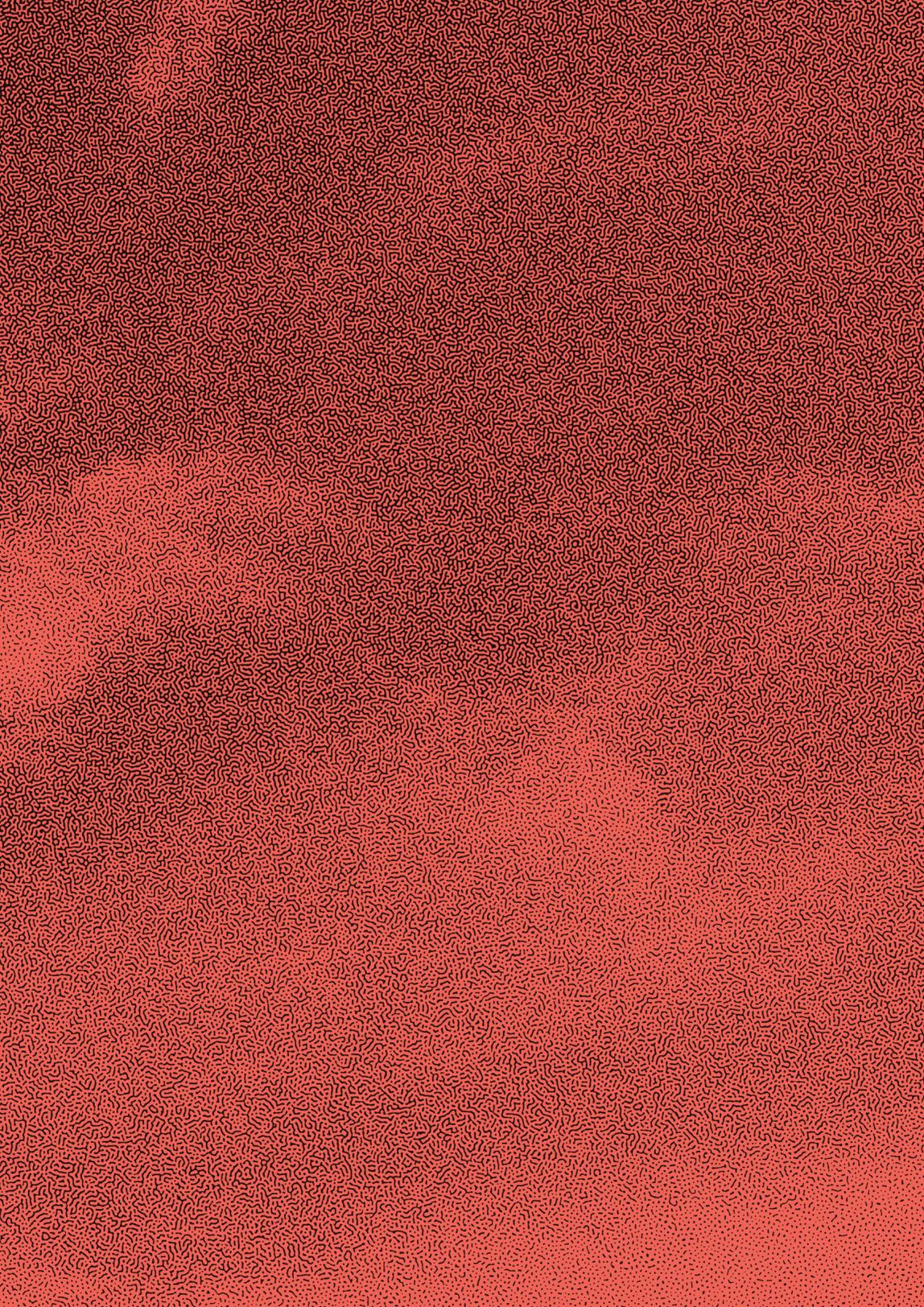
J'ai entamé mes recherches il y a vingt-cinq ans, apprenti historien à la faculté des lettres Victor-Segalen de Brest, j'ai consacré mes travaux d'études à l'épuration sauvage et légale des collaborateurs à la Libération. Au contact des archives, j'ai pu constater que le régime de Vichy ne fut pas un bloc politique homogène mais plutôt un monde traversé par les dissensions, les coups de Jarnac, les luttes d'influences, la soif du pouvoir et les trahisons. Ce fut une zone grise où une partie du camp national a sombré : au nom d'une volonté de « régénérer la société française », car c'est bien de cela qu'il s'agit, l'État français a commis les pires fautes morales. À l'heure où certains cherchent à nouveau à faire sauter le verrou entre de Gaulle et Pétain, il m'est apparu plus que nécessaire de réexpliquer, avec des outils simples et en m'adressant au plus grand nombre, qui était Philippe Pétain.

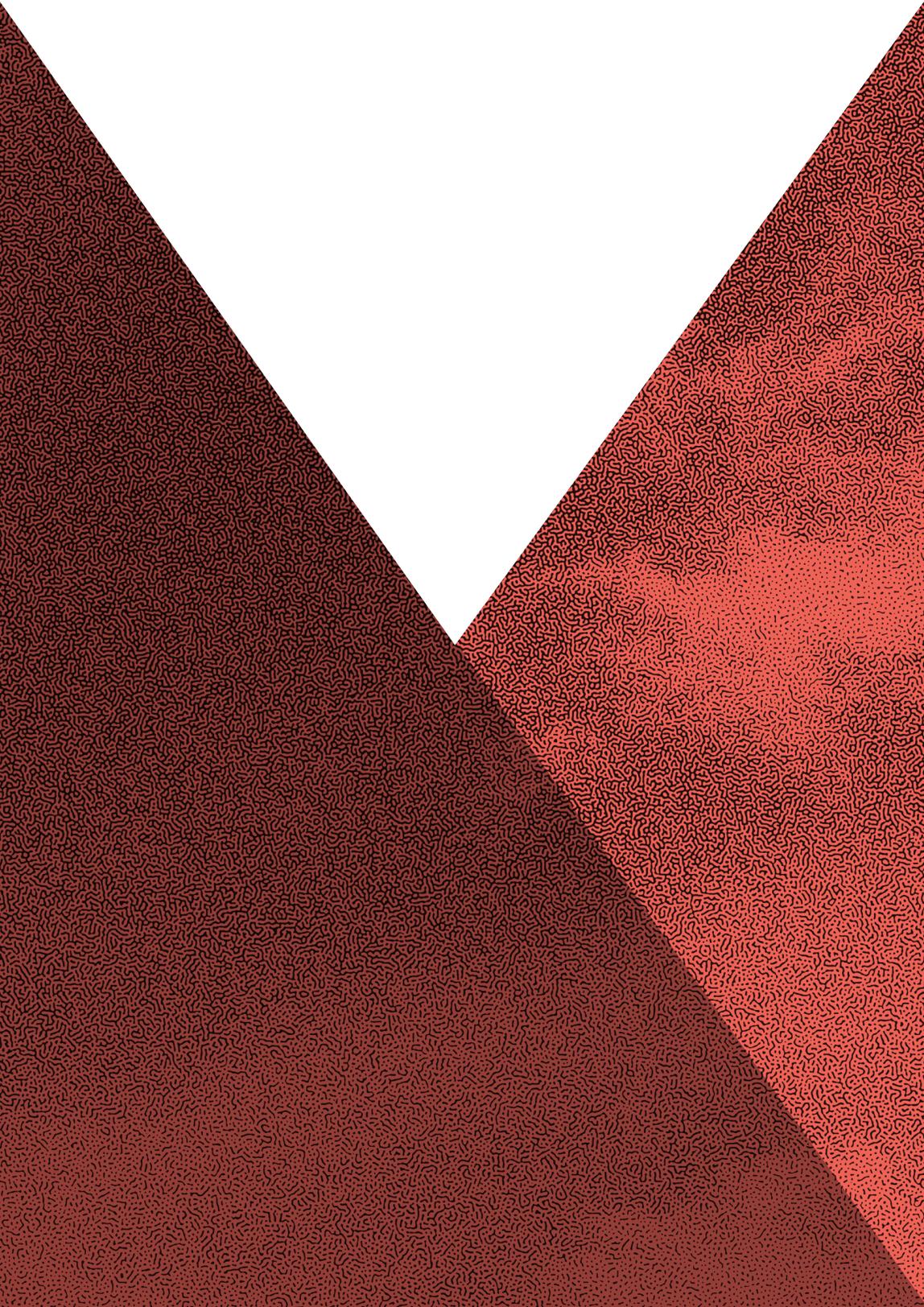
À l'été 1940, la propagande officielle du régime de Vichy interpella le pays tout entier à propos du Maréchal, une affiche posant la question : « Êtes-vous plus français que lui ? ». Il se trouve que le destin m'a fait français depuis des siècles, descendant à la fois de journaliers alsaciens et de paysans bretons qui ont labouré la terre de France depuis le Moyen Âge, je porte trois prénoms dont deux furent ceux de grands rois capétiens, et je suis fier de mes origines. En quoi Philippe Pétain était-il donc plus français que moi ? Je le suis au moins tout autant, et pourtant je n'ai jamais adhéré à sa vision d'une France éternelle et fantasmée. Cette chimère néfaste a conduit notre vieux pays à pourchasser et à éliminer les « mauvais » Français entre 1940 et 1944. Serais-je moi aussi un « mauvais » Français ? La réponse, je l'espère, se dessine dans cette série d'entretiens inédits où les douze plus grands historiens de la période délivrent leurs regards experts sur la figure et la vie de Philippe Pétain. Ce collègue associe une génération de scientifiques qui a consacré une large partie de son existence à ausculter le régime de Vichy, Philippe Pétain ou les méandres de la Seconde Guerre mondiale. Douze historiens, deux femmes et dix hommes, qui incarnent toutes les chapelles de l'Université française. Ces chercheurs, que les convictions opposent parfois mais que l'honnêteté intellectuelle réunit, ont à cœur en ce début du XXI^e siècle de décortiquer les rouages de la France de Vichy, « ce passé qui ne

« passe toujours pas », pour paraphraser l'historien Henry Rousso, que vous retrouverez au fil de ce livre et de cette série de podcasts en dix épisodes produits par France Inter et disponible sur l'application Radio France.

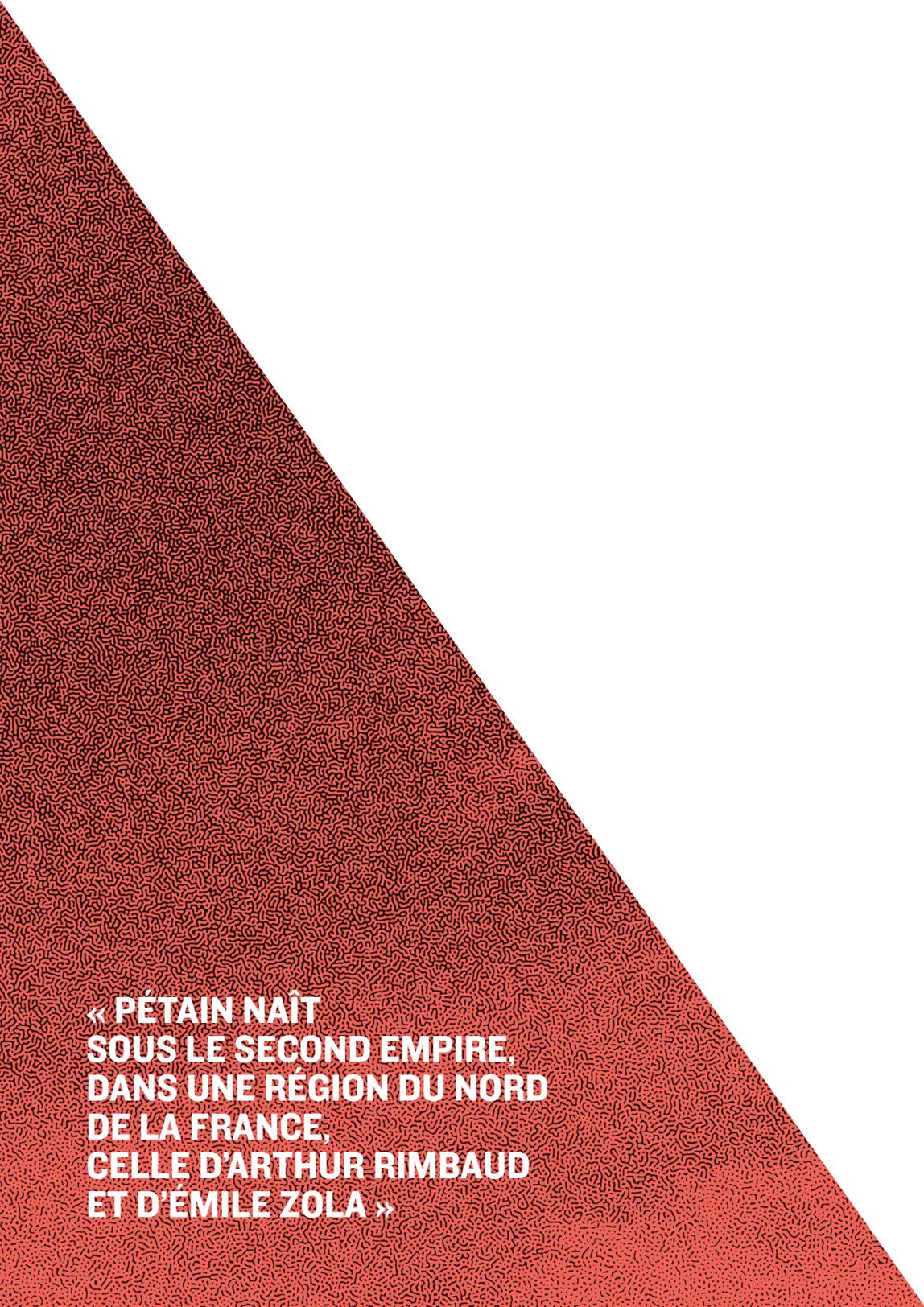
Enfin, en 2022, le péril consisterait à vouloir séparer Philippe Pétain de la société et de l'époque dans laquelle il s'est situé pour dresser aujourd'hui le portrait simpliste d'un traître. Or, le maréchal Pétain est plus complexe. Son fantôme nous tend un miroir dans lequel nous craignons de nous regarder par peur d'y apercevoir des fractures bien françaises. Néanmoins, il faut analyser les choix et la trajectoire de Philippe Pétain en nous prémunissant de nos émotions – elles ne doivent en aucun cas prendre le pas sur la connaissance et le savoir : le cas Pétain n'échappe pas à la règle, il faut le sonder à l'aune de son temps. Faisons de l'histoire.

Philippe Collin





**LE FILS
DE LA
MORTE**



**« PÉTAIN NAÎT
SOUS LE SECOND EMPIRE,
DANS UNE RÉGION DU NORD
DE LA FRANCE,
CELLE D'ARTHUR RIMBAUD
ET D'ÉMILE ZOLA »**

LES FAMILLES DE PÉTAÏN

Philippe Collin • Henri Philippe Bénoni Omer Pétain est né le 24 avril 1856 à Cauchy-à-la-Tour, un petit village du Pas-de-Calais. À quoi ressemble le monde dans lequel arrive ce nouveau-né ?

Bénédicte Vergez-Chaignon • Nous sommes sous le Second Empire, dans une région, le nord de la France, encore préindustrielle. L'exploitation minière commence à peine, et Philippe Pétain est d'ailleurs le descendant d'une lignée de cultivateurs. C'est la France d'Arthur Rimbaud, la France d'Émile Zola. Quand éclate la Première Guerre mondiale, Pétain a déjà plus de 50 ans. Donc, c'est un homme du XIX^e siècle, qui le restera jusqu'à sa mort en 1951.

Quelle est plus précisément l'origine familiale du maréchal Pétain ?

B. V.-C. • Philippe Pétain est le quatrième enfant et le premier fils d'un cultivateur raisonnablement aisé, ni pauvre ni riche. Cet homme a eu une courte expérience de vie à Paris et s'est marié relativement tard. Quant à la mère de Pétain, elle vient également d'une famille de cultivateurs, qui compte des membres instruits, devenus prêtres, par exemple. Il s'agit d'un milieu cohérent mais pas monolithique.

L'événement le plus marquant des premières années de sa vie est la mort précoce de sa mère, qui, comme beaucoup de femmes de son époque, meurt en couches, alors que Philippe n'a qu'un an et demi. C'est un traumatisme si fort que Philippe ne parlera pas avant d'avoir atteint 3 ans. Son

père se remarie très vite, mais ni lui ni ses sœurs aînées n'auront de place dans le nouveau foyer. Philippe Pétain avait l'habitude de dire que c'est de cette situation douloureuse qu'il a hérité sa réserve, voire son extrême prudence, ainsi que sa capacité à se débrouiller par lui-même.

Pétain est donc « le fils de la morte » – comme vous titrez le premier chapitre de votre biographie consacrée à Philippe Pétain.

B. V.-C. • C'est une expression alors très courante. À l'époque, on disait aussi – par exemple dans le cas de Philippe et de ses sœurs – que ce sont les enfants d'un « premier lit », pour faire comprendre que la nouvelle épouse du père est désormais la vraie maîtresse de maison. Et conséquemment, les enfants de la morte, bien qu'ils soient les aînés, deviennent des enfants de deuxième catégorie. Dans le cas de Philippe Pétain, cela passera même par une mise à l'écart, puisqu'il sera élevé par ses grands-parents paternels d'abord, puis par son oncle maternel. Sur un plan beaucoup plus symbolique, on peut dire aussi que Philippe Pétain a une image assez fantasmée et irréelle de ce que c'est que d'avoir une mère. Comme il n'a pas connu cela, il projette beaucoup sur sa grand-mère, dont il dira qu'il lui doit le meilleur de lui-même.

Et il le dira jusqu'à très tard dans sa vie...

B. V.-C. • Oui, et plutôt sur sollicitation : pour des discours, lors de grands événements, où il prendra la parole sur les mères, mais très peu sur la sienne, comme on s'en doute. Il faut préciser que Philippe Pétain n'est pas du tout enclin aux confidences. Il restera toute sa vie extrêmement pudique, voire secret, au point d'interdire à ses proches, lorsqu'il sera devenu célèbre, de s'épancher auprès des journalistes ou des biographes. Ce qui n'arrange pas les historiens actuels...

Quelle éducation reçoit le jeune Pétain ?

B. V.-C. • À la mort de sa mère, Philippe, qui n'est plus le bienvenu dans la maison de son père, est confié presque immédiatement à une bonne d'enfants, pour laquelle il gardera beaucoup d'affection. Puis il sera confié, on l'a dit, à ses grands-parents paternels, qui vivent à proximité de son père. Enfin, au moment d'entrer à l'école primaire, il est envoyé chez son oncle maternel, qui est curé. En tant que prêtre, cet oncle a fait des études et a même enseigné dans un collège religieux. C'est lui qui prépare Philippe à recevoir un enseignement de qualité, auquel il accédera grâce à une bourse qu'il doit à l'un de ses grands-oncles, prêtre lui aussi. Précisons que cela ne le destine pas nécessairement à la prêtrise. On lui fait faire des études car il est évident, d'ores et déjà, que ce n'est pas lui qui succédera à son père sur l'exploitation agricole. Entre-temps, en effet, le père a eu un fils de son second mariage, et Philippe doit se trouver une situation.

Mais cette lignée de prêtres signifie quand même une éducation catholique assez stricte, une certaine vision de la famille...

B. V.-C. • Bien entendu : élevé dans un milieu pratiquant et même ecclésiastique, Philippe Pétain hérite d'une conception de la famille qui est très traditionnelle. Il s'agit alors de familles nombreuses, avec une répartition des rôles très figée. Pour autant, cette image est aussi quelque peu faussée : Philippe vit chez ses grands-parents, séparé de ses sœurs, comme le fils unique de gens déjà âgés. Puis il part chez son oncle curé et, donc, célibataire. Il ne fait pas réellement l'expérience de la famille traditionnelle. De sorte que la représentation qu'on lui transmet reste théorique, sinon fantasmée. Il est sûr que, si sa mère n'était pas morte, Pétain aurait eu une enfance et une jeunesse très différentes. Et un destin probablement tout autre.

I aurait notamment pu devenir prêtre, et pourtant, dès l'âge de 15 ans, il fait le choix de s'orienter vers l'uniforme militaire. Qu'est-ce qui pousse le jeune Pétain à embrasser la carrière des armes ?

B. V.-C. • En réalité, ce choix de la carrière militaire porte une petite part de rébellion. Sa belle-mère aurait souhaité qu'il devienne prêtre, afin de ne rien coûter à la famille. Qu'il choisisse une autre voie est une façon de contredire sa belle-mère. L'autre aspect, bien sûr, c'est l'empreinte de la défaite de 1871. Même si le Pas-de-Calais a été préservé de l'occupation prussienne, la défaite française – pour cet adolescent comme pour toute sa génération – est un traumatisme considérable. On imagine l'admiration de l'adolescent du collège

de Saint-Omer quand il voit passer des officiers en ville. Il faut préparer la revanche contre l'Allemagne, récupérer l'Alsace et la Lorraine. La carrière militaire, c'est aussi un véritable engagement de sa part, ce n'est pas seulement pour s'opposer à sa belle-mère. Pour concrétiser ce choix, il prépare, dans la meilleure école, le concours de l'école militaire de Saint-Cyr. Il le réussit et devient un officier d'infanterie. Nous sommes à l'aube des années 1880.

**« PÉTAIN
FRÉQUENTE LES
PROSTITUÉES,
IL ENTRETIENT
PLUSIEURS
LIAISONS À
LA FOIS »**

C'est alors qu'il rencontre Marie-Louise, surnommée aussi Méla...

B. V.-C. • Oui, sans doute Philippe Pétain est-il tombé amoureux de Méla, un amour de jeunesse retrouvé mais dédaigné sur le tard. Le problème, c'est qu'il n'est pas tombé amoureux que d'elle. Il est – comment dire ? – un cœur d'artichaut, un homme à femmes. Dès cette époque, il aura systématiquement plusieurs fers au feu.

Les jeunes femmes qu'il fréquente alors appartiennent à la bourgeoisie et gravitent dans les mêmes cercles. Mais il se

heurte dans ses aspirations à la problématique financière et matérielle : parce qu'un jeune officier ne gagne pas bien sa vie, il faudrait qu'il épouse une femme richement dotée, avec l'accord de la famille.

Pour Méla, alors que le mariage paraît possible, c'est lui qui, semble-t-il, se dérobe finalement. Sans qu'on soit sûr de connaître le fin mot de l'affaire. Sans doute était-il attendu du jeune officier prétendant qu'il quitte la profession militaire. Cela se faisait très couramment. On était officier pendant quelques années et puis on entrait dans les affaires de façon à mieux gagner sa vie. Mais ce n'est pas du tout le choix de Philippe Pétain. Bien au contraire, il va poursuivre dans la voie de l'excellence, en préparant de nouveaux concours pour accéder à des grades plus élevés.

À quoi ressemble-t-il, ce jeune homme de 25 ans, lorsqu'il sort de Saint-Cyr ? Est-il séduisant ?

B. V.-C. • Il est blond, a les yeux bleus et une moustache, ce qui est classique à son époque et dans sa génération. On dispose de peu de photographies, ce qui ne nous permet pas de nous faire une opinion personnelle sur ses attraits physiques, mais nous savons néanmoins, y compris par des personnes qui ne lui étaient pas très favorables, qu'il possède un véritable pouvoir de séduction. Il est sportif, ce qui n'est pas si fréquent à l'époque, pratique l'escrime, l'équitation, la marche, puisqu'il appartient au corps des chasseurs à pied, ce qui est alors le *nec plus ultra* dans l'infanterie française. Il ne manque pas d'humour, c'est un agréable causeur, et sans être un homme d'une grande culture, il n'est pas du tout ignorant. Il lit, a une bonne mémoire, est toujours partant pour un bal masqué ou une fête. Dans les villes de garnison où il est envoyé, il se mêle facilement aux réseaux de sociabilité locaux. Il est charmant, sympathique au point que les hommes l'apprécient aussi, ce qui n'est pas le cas de tous les séducteurs. C'est vraiment quelqu'un de parfaitement inséré dans la société et dans sa profession.

Ce séducteur multiplie les maîtresses et fréquente aussi le bordel...

B. V.-C. • Oui, il fréquente des prostituées, ce qui fait alors partie de la sociabilité des hommes dans les villes de garnison. Mais il a par ailleurs une vie sexuelle et amoureuse intense et variée. Il a l'habitude d'entretenir plusieurs liaisons à la fois, sur des niveaux qui sont différents : des amitiés amoureuses, et parfois platoniques, des liaisons plus sexuelles, toutes ces relations souvent appuyées sur une intense correspondance. Il consacrait une part non négligeable de sa journée à écrire à ses amis, à ses maîtresses, à celles qu'il courtise, et cela perdure, décennie après décennie, d'autant qu'il n'est toujours pas marié à plus de 50 ans.

À travers cette correspondance amoureuse tout à fait étonnante, on perçoit qu'il aime susciter l'excitation par les mots et qu'il est aussi porté sur des pratiques sexuelles plutôt hétérodoxes.

B. V.-C. • Dans ces correspondances croisées, nous disposons d'assez peu de ses lettres à lui et beaucoup plus des lettres qu'il a reçues de ses maîtresses. Ce qui fait que la vision globale en est quelque peu déséquilibrée. Mais dans les lettres de lui que nous possédons, nous voyons que l'écriture et l'anticipation du plaisir, qui est son grand mot, tiennent une place importante dans sa vie érotique. Il aime organiser ce qui peut être du triolisme et du voyeurisme. Est-ce que cela relève d'une pratique réelle ou du seul fantasme ? Impossible de le savoir. Quoi qu'il en soit, il est aussi, en quelque sorte, un écrivain érotique.

Quand la Première Guerre mondiale éclate, il a 58 ans, il est colonel. Très vite, il sera nommé général. Le jour où on veut lui confier le commandement des opérations à Verdun, en février 1916, où est-il précisément ?

B. V.-C. • L'Histoire dit qu'il est avec sa principale maîtresse du moment, Eugénie Hardon, dans un hôtel près de la gare du Nord à Paris, où va le dénicher son officier d'ordonnance, heureusement bien au fait de ses habitudes. On sait en outre qu'il souffrait alors d'une broncho-pneumonie. Cette Eugénie deviendra sa femme après la guerre. Il a eu une première liaison avec elle alors qu'elle était toute jeune – ils ont une petite vingtaine d'années d'écart –, puis elle s'est mariée avec un autre. Ils se sont retrouvés en 1910 et, depuis, entretiennent une relation passionnée autant que conflictuelle. Ils n'arrêtent pas de se disputer, de rompre, de se réconcilier intensément. Il la trompe, elle le trompe, mais pendant Verdun, bizarrement, leur amour culmine et il lui écrit presque tous les jours. Cette correspondance est une source merveilleuse pour les historiens, mais elle est aussi limitée, puisqu'il lui écrit pour lui parler d'amour, et non de la bataille en cours.

Après Verdun, Philippe Pétain devient extrêmement célèbre...

B. V.-C. • Et même pendant la bataille ! Pétain devient célèbre du jour au lendemain. Jusqu'alors, il n'était connu que de petits cercles militaires ou politiques. Et, en quelques jours, il devient une célébrité non seulement française, mais internationale. La presse américaine par exemple s'intéresse à lui et dépêche des reporters à Verdun. À ce moment-là, on lui prêtera toutes sortes d'histoires d'amour, en partie avec raison. Les femmes s'intéressent encore davantage à lui du fait de son immense notoriété. Et lui, tout en gardant cette relation passionnée avec Eugénie, ira aussi porter ailleurs ses hommages.

On possède plusieurs milliers de lettres enflammées d'admiratrices...

B. V.-C. • Parmi ces lettres qui sont conservées aux archives militaires, il y a différentes strates. D'abord les « groupies », qui ne sont pas forcément des femmes qu'il connaît. Puis les anciennes maîtresses. Enfin un nombre assez étonnant de femmes avec lesquelles il est encore en relation. Cela culmine lors du défilé de la victoire, le 14 juillet 1919. Ce jour-là, certaines de ses maîtresses vont se poster sur le trajet du cortège, dans la foule, à une fenêtre, sur un balcon... Elles lui ont écrit préalablement pour qu'il les salue au passage, depuis son cheval blanc. On peut donc imaginer que Philippe Pétain a passé une partie du défilé à faire signe, à droite et à gauche, à différentes femmes...

Mais il n'y a pas que des femmes parmi ses admirateurs. Pétain reçoit aussi beaucoup de lettres de Français qui veulent exprimer leur reconnaissance. En dehors du contenu des lettres, les libellés des enveloppes sont très frappants : sa célébrité est telle qu'on les adresse simplement au « général Pétain-Verdun » ou au « sauveur de la France, Verdun ». Tout ce courrier arrive bien à son destinataire, qui se retrouve submergé et n'a pas le temps de tout lire. Il en est un peu amusé, mais surtout flatté, heureux – qui ne le serait pas ?

En 1920, Philippe Pétain a 64 ans. Il décide enfin d'épouser Eugénie Hardon, qu'on connaîtra désormais sous le nom d'Annie Pétain. Ce mariage va durer jusqu'à ce que la mort les sépare, en 1951. Philippe Pétain est-il soudain devenu fidèle ?

B. V.-C. • Philippe Pétain devient en 1920 un époux résigné dont personne, et peut-être pas lui-même, n'a compris pourquoi il se mariait, et pourquoi avec Eugénie en particulier. Dans les semaines qui précèdent son mariage, il fait des propositions à plusieurs autres femmes, qui déclinent l'offre : l'une parce qu'elle est veuve avec des enfants en bas âge, et craint que ce soit un traumatisme pour ses enfants ;

une autre, la cantatrice Germaine Lubin, parce qu'elle est déjà mariée et ne souhaite pas divorcer. À l'été 1920, Pétain explique encore à Eugénie que, décidément, il ne veut pas se marier, et voilà qu'en septembre, il l'épouse. Pour quelle raison ? Les amis du maréchal Pétain disaient que c'est parce qu'Eugénie l'aurait menacé d'un revolver et d'un scandale. Je ne crois pas à cette version et je suppose plutôt qu'il a pensé, en se mariant, se mettre à l'abri de sollicitations féminines et de scandales potentiels qui nuiraient à la dignité du maréchal de France qu'il était devenu en 1918. Quoi qu'il en soit, ils s'accommodaient bien, Eugénie et lui. Ils avaient acheté ensemble une propriété sur la côte méditerranéenne, où il aurait de toute façon été inenvisageable de vivre en concubinage. Le mariage, c'était la solution raisonnable, même si, par exemple, Monsieur et Madame Pétain font appartement à part. Ils habitent tous deux boulevard des Invalides. Leurs appartements communiquent par les salons. Comme il est très souvent en déplacement, c'est plutôt dans leur maison de Villeneuve-Loubet qu'ils se retrouvent. Elle a son cercle d'amis et de relations, lui a le sien propre. Il se plaint beaucoup de leurs mésententes, mais, malgré tout, leur relation fonctionne. Sans doute ne se verront-ils jamais autant qu'à Vichy et à Sigmaringen, puis pendant la détention du Maréchal, après la guerre.

« PÉTAIN NE VOULAIT PAS SE MARIER, IL AURAIT AIMÉ ÊTRE VEUF AVEC ENFANTS »

Is n'auront pas d'enfants, Eugénie étant assez âgée lorsqu'ils se sont mariés. Philippe Pétain n'a d'ailleurs pas de descendance connue. Mais quel rapport aux enfants a-t-il eu dans le privé ?

B. V.-C. • Pétain appréciait beaucoup les enfants – sans ambiguïté, précisons-le. Il était très bon compagnon avec les enfants de ses amis, voire ceux de ses maîtresses, et quand il avait rompu avec elles, en général, il regrettait plus les

enfants que leurs mères. Il jouait avec eux, leur offrait des cadeaux, était prêt à les aider pour leurs devoirs. Il avait l'habitude de dire qu'il aurait aimé être « veuf avec enfants ». Il avait manifestement une facilité à se lier avec les enfants et entretenait une correspondance amicale avec certains d'entre eux. Assez naturellement, il s'intéressait plus à l'avenir des garçons qu'à celui des filles.

Peut-être l'orphelin a-t-il une sensibilité particulière sur le sujet...

B. V.-C. • C'est tout à fait possible, même si, dans sa réflexion politique, il a une vision très figée de l'éducation et de l'instruction. On élève les petits garçons pour en faire des citoyens et des soldats, et les petites filles pour qu'elles deviennent des mères de famille.

Pétain est-il de ceux qui classent les femmes en deux catégories bien distinctes : la maman et la putain ?

B. V.-C. • C'est un peu caricatural : Pétain est capable d'avoir des amitiés amoureuses et ne considère pas toutes les femmes comme des objets sexuels potentiels. Il n'est pas un prédateur, mais, évidemment, il est très typique des hommes du XIX^e siècle : pour lui, les femmes occupent un rôle secondaire dans la société, elles dépendent des hommes, et c'est très bien ainsi. Cependant, il n'est pas dupe de l'image de la gentille et sage épouse. S'il ne voulait pas se marier, c'est aussi parce qu'il ne croyait pas du tout à la fidélité dans le couple, ayant eu lui-même des liaisons avec de nombreuses femmes mariées.

Au fond, la vraie famille de Philippe Pétain, là où il se sent entouré et protégé, c'est l'armée.

B. V.-C. • Il est certain que le jeune Philippe Pétain a cherché et trouvé dans l'armée une famille, un cocon qu'il n'a jamais désiré quitter. Il s'y est épanoui, il y a été heureux au point

de penser que chaque Français peut y avoir une place. Il était un colonel attentif à ses hommes. C'est ce que ressentiront – ou voudront ressentir – les combattants de Verdun, mais il y a une part de sincérité là-dedans, même si ce n'est jamais si simple. On voit bien, dans la correspondance qu'il entretient avec le sous-officier qui lui sert d'homme à tout faire, qu'il y a vraiment de l'affection entre eux. Autant lui-même n'intrigue pas pour obtenir des promotions, autant, dès qu'il est en situation de favoriser la carrière de ceux qui le lui demandent, il le fait. L'armée, c'est non seulement sa famille, mais aussi sa seule expérience professionnelle, si bien qu'il calquera son fonctionnement personnel sur celui de l'armée.

En juin 1940, Pétain incarne le père de la nation...

B. V.-C. • Sans aucun doute, et la propagande jouera abondamment sur cette image de père. Bizarrement, lui est un peu réticent, il n'aime pas trop qu'on souligne qu'il est vieux. Par exemple, il n'apprécie pas qu'on le photographie avec ses lunettes, parce que ça le vieillit. À 80 ans passés, il a encore une allure physique étonnante, et beaucoup de dignité et d'énergie. Il ne faisait pas son âge, comme on dit très simplement.



SECRETS ET PARADOXES

Avec vous, Éric Alary, j'aimerais revenir sur l'enfance particulière de Philippe Pétain. Selon vous, quelle conception de la famille lui a-t-elle été transmise ?

Éric Alary • Pour Pétain, la famille est synonyme d'amour filial, mais, comme il n'a pas connu cet amour, il ne peut que l'imaginer. C'est aussi l'ordre, un endroit où chacun joue son rôle : la mère est aux fourneaux – en tout cas, dans certains milieux sociaux – et en charge des enfants, ce qui la place du côté de la domesticité. Le père, lui, a le devoir de faire vivre le foyer. Aussi, pour Pétain, la famille est-elle le lieu de la reconnaissance sociale, d'une ascension sociale possible, le lieu du partage. Une part significative de ce que Pétain a pu dire ou penser sur la famille et sur la femme, il l'a pensée par procuration à travers ce que lui en ont dit les pères dominicains ou les femmes de sa famille. Au fond, il semble avoir été toute sa vie à la recherche de la famille idéale. La politique familiale de Vichy n'est pas née *ex nihilo*, elle est le fruit d'un long cheminement issu de la rencontre entre une histoire personnelle et la mentalité particulière de l'époque. Avec cette idée que la famille doit être nombreuse – on oublie souvent qu'avant la Première Guerre mondiale, la France, outre son déficit démographique, connaît déjà un état de vieillissement très avancé.

Pour Pétain, la femme ne doit donc pas travailler...

É. A. • Chez les catholiques, plus généralement dans le monde chrétien, notamment dans la France rurale d'alors, il est naturel que la femme travaille, mais à la place qui lui est assignée au sein du foyer, partagée entre les tâches quotidiennes, les enfants et les plus anciens devenus dépendants – il arrive souvent en effet que plusieurs générations cohabitent dans un même foyer.

A *contrario*, cet homme resté longtemps célibataire, qui mène une vie libre et multiplie les maîtresses, comment la société de l'époque le perçoit-elle ?

É. A. • Au XIX^e siècle, aller au bordel ne posait pas de problème dans le milieu des officiers, et plus généralement pour la bourgeoisie. C'est un comportement habituel. En revanche, rester seul, au-delà d'un certain âge, *a fortiori* quand on a une position sociale, voire, comme Pétain, du pouvoir, cela devient embarrassant. D'aucuns jasant dans les casernes, et l'on en vient évidemment à s'interroger. Il faut imaginer Pétain invité ici et là dans les dîners, très probablement sollicité par des entremetteurs ou des entremetteuses pour l'inciter à rencontrer des femmes. En réalité, il n'a pas besoin de cela : sa vie est ailleurs, dans le secret de ses liaisons.

Le comportement de Philippe Pétain est donc jugé atypique, singulier. Dans sa famille, d'ailleurs, on s'étonne et l'on s'inquiète. Les jeunes hommes ont le droit de s'amuser, s'égayer, mais, au bout d'un moment, il leur faut suivre la norme. À cet égard, Pétain n'a jamais cherché à ce qu'on le comprenne. Il s'est protégé et n'a jamais cessé de le faire, multipliant les carapaces toujours plus épaisses, tout en gardant un fort besoin de reconnaissance et un ego surdimensionné.

N'est-ce pas paradoxal que cet homme formé par des pères dominicains dans des valeurs traditionnelles soit devenu un hédoniste soucieux de préserver sa liberté de vie ?

É. A. • C'est sans doute le revers d'une éducation trop rigide, et Pétain n'est pas le seul qui, au sortir d'une éducation très stricte, se soit affranchi des contraintes qui pesaient sur lui. Les dominicains n'étaient pas hommes à plaisanter. On peut comprendre que Pétain ait eu envie de s'émanciper.

D'autres éléments ont probablement compté dans cette orientation : à 15 ans, au moment de l'adolescence, la peur inquiète de l'abandon par les femmes – en l'absence d'une mère et alors que sa belle-mère se refuse à l'adopter –, tout cela a sûrement joué.

Enfin, cette vie sexuelle, dont il ne peut parler avec personne, atteste des mœurs d'une époque qui ne sont pas sans hypocrisie : il y a alors une telle distorsion entre ce que vivent la majorité des chrétiens, correctement endimanchés pour le jour du Seigneur, et certaines de leurs pratiques en semaine. En clair, il y a des choses qui ne se disent pas mais qui se font ! Le caractère de Philippe Pétain le porte à rechercher une liberté sans entraves. Pour lui, le mariage en signifie la perte – ce qui est l'acception contraire de ce qu'il est dans la religion chrétienne, à savoir la conquête d'une nouvelle liberté.

Pourtant, ces femmes, dont il recherche la compagnie, il pointe dès juin 1940 leur responsabilité dans la défaite de l'armée française. Quel est le fondement de sa critique ?

É. A. • Il leur reproche de n'avoir pas fait assez d'enfants ! Et quel contraste entre cette culpabilisation des Françaises et le discours de Poincaré qu'avait lu René Viviani à la Chambre des députés, au moment de l'Union sacrée de 1914 : « Debout donc, femmes françaises ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille. Préparez-vous à leur montrer demain les récoltes rentrées... » Certes, le contexte est différent. Les femmes

auxquelles Pétain s'adresse au mois de juin 1940 ont pris les routes de l'exode avec les enfants et les vieillards, alors même que les hommes sont au combat, voire emprisonnés, comme ce fut le cas pour 1,5 million d'entre eux. Et Pétain de les exhorter à rentrer à la maison pour repeupler la France ! Dans ce contexte, les femmes sont appelées à être l'instrument de la nation qu'il veut refonder, une nation alors pourtant bien déliquescence, et les pauvres fugitifs qu'il plaignait hier encore dans des discours rassurants deviendront vite des déserteurs, à l'image de ces femmes qui ont abandonné leur foyer.

Mais, si Pétain accuse les femmes de ne pas faire assez d'enfants, il en veut encore plus aux parlementaires de la III^e République de n'avoir pas prodigué les bonnes recettes pour aller en ce sens. Dans l'entre-deux-guerres, en effet, la France peine à retrouver son taux de natalité du début de siècle. En 1938, le démographe Alfred Sauvy est missionné par le gouvernement pour imaginer un programme de relance des naissances. Le « code Sauvy » ne s'adresse pas uniquement aux femmes, mais aussi au couple où l'homme conserve la prépondérance. Des mesures sont mises en place : allocations, aides fiscales, contraintes plus fortes pour les célibataires... Sous Vichy, les différentes dispositions du code Sauvy seront reprises, avec un filigrane idéologique différent, et à son tour la IV^e République le conservera.

Mais, pour revenir aux années 1940, il est frappant de voir à quel point la politique familiale de Vichy à l'égard des femmes est dure et contraignante. La loi du 11 octobre 1940, par exemple, leur fait interdiction de travailler dans la fonction publique, ce qui est purement et simplement une intrusion de l'État dans la vie privée des Françaises. Il y eut

**« RESPONSABLES
ET COUPABLES
EN 1940 :
LES FEMMES QUI,
POUR LE MARÉCHAL,
NE FONT PAS
ASSEZ D'ENFANTS »**

certes quelques dérogations à cette loi, mais il s'agissait bel et bien d'une régression majeure puisque les femmes occupaient depuis le XIX^e siècle des postes de fonctionnaires.

En somme, le régime va redéfinir le rôle féminin dans la société.

É. A. • Pour Pétain, la nation ne peut être consolidée que par l'ordre, d'une part, et la famille, d'autre part. L'enfant appartient à la patrie, et la femme est l'instrument de cette condition nouvelle de l'enfant appelé à devenir soldat. La famille est la cellule de base qu'il faut pouvoir contrôler, où la femme joue un rôle primordial : on ne peut lui accorder aucune liberté, ne tolérer aucune libéralité. Elle doit être exemplaire, en particulier en l'absence des maris : si elle vient à fauter, elle tombe sous le coup de la loi, et un arsenal de mesures permet de réprimer les dérives.

Cette dimension sacrificielle de la mère de famille, on la retrouve dans ce stupéfiant livre de cuisine du physiologiste Édouard de Pomiane...

É. A. • Avant-guerre, Édouard de Pomiane a publié un livre de recettes où il a consacré tout un chapitre aux bienfaits des lipides, des protides, etc. Il prodigue aussi ses conseils nutritionnels à la radio. Mais, en 1940, il décide d'adapter son livre à la pénurie que connaît brutalement la France. Il est en effet devenu très difficile de trouver de la viande et d'autres denrées de base, si bien que des tickets de rationnement sont mis en place. Le constat de Pomiane est qu'on a mal mangé dans l'entre-deux-guerres, les femmes ayant trop nourri leur famille ! Il émet alors un certain nombre de recommandations : sur 100 grammes de viande, par exemple, 80 grammes doivent être privilégiés pour le mari, les 20 grammes restants pour la « tribu », et ce, quel que soit le nombre d'enfants... Que reste-t-il alors pour la femme ? Pas grand-chose. Pomiane leur propose de saucer le fond de la poêle avec un petit peu de pain... Après tout, elles se sont

tant goinfrées toutes ces années! On lit des choses ahurissantes dans ce livre de recettes et de physiologie de guerre qui est parfois un chef-d'œuvre d'absurdité...

Dès lors, les femmes comprennent vite que le contexte ne leur est guère favorable. On parle souvent du magnétisme de Pétain, mais les femmes des classes moyennes, comme on dit aujourd'hui, que pensaient-elles vraiment de celui qui ne leur offrait que restrictions, pénuries, queues interminables pour une nourriture insuffisante et de piètre qualité? Comment voulez-vous qu'elles soient en phase avec le maréchal Pétain? L'historien Pierre Laborie a très bien montré le fossé grandissant, et ce dès 1941, entre les Français et Pétain.

Une légende tenace persiste à propos du Maréchal : il aurait inventé la fête des Mères en France. Or, ce n'est pas vrai. De quand date-t-elle vraiment?

É. A. • La fête des Mères est une histoire internationale. Dès les années 1890, aux États-Unis, il existait des journées de la Femme – ou des journées des Mères – dans les entreprises dont le patron était chrétien-social. En France aussi, dans les années qui suivent la grande dépression économique de la fin du siècle, un certain nombre de patrons chrétiens promeuvent une politique familialiste, paternaliste, d'accompagnement des familles, notamment des plus nombreuses d'entre elles. Au sortir de la Première Guerre, des villes comme Lyon adoptent l'idée de la journée de la Mère, qui est reprise plus largement par l'État à partir des années 1920 : alors que les sénateurs refusent aux femmes le droit de vote, un jour férié est décidé en leur honneur en 1926, surtout si elles sont mères... Pétain s'inscrit dans cette lignée, c'est pour lui une excellente idée de fêter les mères, et notamment la mère qu'il n'a jamais eue.

Sous Vichy, la fête des Mères a servi à inciter la nation à faire des enfants, à fonder des familles, à régénérer le pays, en cohérence avec les mesures prises par le gouvernement dans le domaine de l'éducation physique. Il faut régénérer